

Journal des traducteurs Translators' Journal

Traduction, structure et sémantique

Jean Darbelnet

Volume 10, numéro 4, 4e trimestre 1965

Numéro anniversaire (1955-1965)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061170ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061170ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darbelnet, J. (1965). Traduction, structure et sémantique. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 10(4), 154–157.

<https://doi.org/10.7202/1061170ar>

TRADUCTION, STRUCTURE ET SÉMANTIQUE

Jean DARBELNET,
Université Laval, Québec

Le présent article se propose de montrer comment les difficultés de la traduction sont attribuables en grande partie à la structure et à la sémantique des langues en présence. Tout le monde sait que si les langues se correspondaient exactement, la traduction serait une simple substitution de mots. Ce qui est moins évident, c'est la variété et la nature des obstacles auxquels se heurte le traducteur et qui tiennent à ce que la langue de départ et la langue d'arrivée n'ont pas la même structure et ne découpent pas la réalité de la même façon. Il en résulte que la traduction littérale ne peut être qu'intermittente.

En vertu du principe qu'il est plus facile de résoudre une difficulté quand on en a fait le tour, il semble utile d'analyser quelques-uns de ces obstacles et d'essayer de les classer.

1. Une première catégorie comprend les faux amis. Depuis que ce terme a été lancé, il y a près de quarante ans, par Koessler et Derocquigny, les traducteurs ont eu le temps de se familiariser avec les erreurs auxquelles les expose la parenté du français et de l'anglais. On sait, par exemple, que *trivial*, *tangible*, *eventual* n'ont pas le même sens que leurs paronymes français. Cette catégorie a été suffisamment étudiée pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Moins répandue est la notion de faux amis de structure que nous avons essayé de définir, M. Vinay et moi, dans notre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Il y a des faux amis de structure parce que la même structure peut avoir deux sens différents dans deux langues données. Voici quelques exemples à ajouter à ceux qui figurent déjà dans l'ouvrage précité et dans le *Cahier d'exercices*¹. Nous donnons successivement la phrase à traduire, sa traduction littérale (qui est correcte mais fausse) et la bonne traduction.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Il me fait dire que ...
 He makes me say that ...
 He sends word that ...</p> | <p>2. Avoir la haute main sur ...
 To have the upper hand on ...
 To control</p> |
| <p>3. Il se trompe
 He deceives himself
 He is making a mistake</p> | |

1 — Montréal, Beauchemin, Nouvelle édition, 1965.

Dans tous ces cas il faut changer de structure pour traduire, sous peine de changer de sens et de trahir au lieu de traduire. Dans chaque groupe la traduction littérale correspond à un autre sens :

1. Il m'oblige à dire que ...

2. Avoir le dessus

3. Il se leurre

2. Dans d'autres cas la structure entraîne une perte d'information. On sait que la langue de départ et la langue d'arrivée n'éclairent pas toujours la même facette de la réalité. Dans *his patient* et *son malade*, l'anglais révèle le sexe du médecin mais non celui du malade. Le français fait l'inverse. Sans doute est-il possible, si besoin est, de préciser en disant « son malade à lui et son malade à elle » et en anglais « his woman patient ». Mais ce qui est caractéristique, c'est ce que les langues font sans effort. Dans ce cas-ci elles ne font pas la même chose.

Dans *l'Etranger* Camus fait allusion au scénario d'une de ses pièces, *le Malentendu*. Il s'agit d'un homme qui revient, après une longue absence, dans un village où, nous dit-il, sa mère tenait un hôtel avec sa sœur. Aucune marque dans le texte français n'indique s'il s'agit de sa tante (la sœur de sa mère) ou de sa sœur à lui. L'anglais *ne pourrait pas ne pas* donner cette précision, grâce à l'opposition entre *his* et *her*. Passant du français à l'anglais, le traducteur sera obligé de choisir, donc de se renseigner avant de traduire. En sens inverse, il pourra essayer d'être plus précis que Camus. Il s'apercevra que c'est difficile. Le français pratique volontiers l'économie par évidence et, en l'absence d'indication, on peut supposer qu'il s'agit de la sœur du voyageur, ce qui est le cas.

3. C'est également de la structure que relève la nature des prépositions. Les nôtres ne peuvent pas recevoir l'accent tonique, elles ont besoin d'être épaulées par des noms ou des verbes, et, laissées à elles-mêmes, elles indiquent le repos plutôt que le mouvement. Sur ces trois points leurs caractéristiques sont opposées à celles des prépositions anglaises et cela oblige le traducteur à être vigilant. Dans *le Cahier gris*, de Martin du Gard, un charretier « reprend entre ses lèvres son bout de cigarette ». Il existe trois traductions anglaises des *Thibault* publiées par des maisons d'édition fort honorables. Leurs auteurs ont tous fait le même contresens en traduisant ce membre de phrase qui appartient à la langue de tous les jours. Ils ont vu dans *entre ses lèvres* un point d'arrivée et non un point de départ. Ils ont oublié ce principe que la préposition française est polarisée par le verbe qui la précède. Or, *reprendre* est un verbe de mouvement, et *entre* doit se rendre par *from* et non pas *between*. Les traductions fautives de ce segment d'énoncé sont : *to put back, to set back, to replace*. On pourrait objecter que l'erreur a porté sur *reprendre*. Nous pensons plutôt que *entre* ayant été traduit automatiquement par *between*, le contresens sur *reprendre* s'en est suivi.

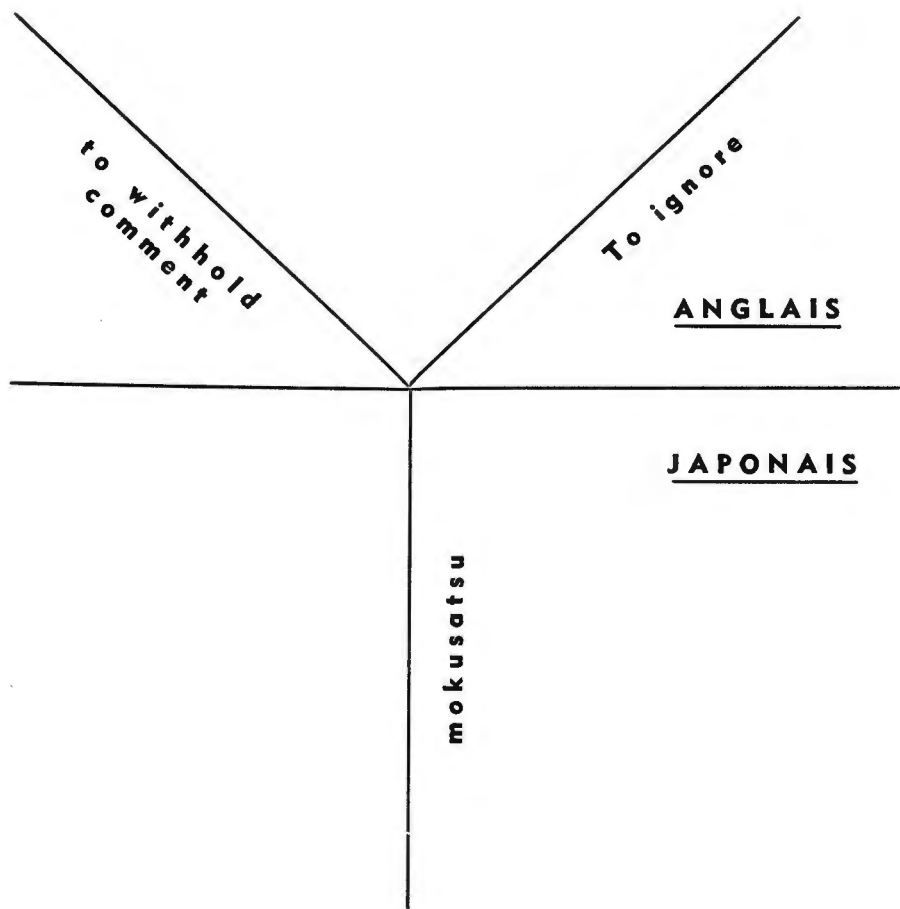
4. Un linguiste contemporain, Roman Jakobson a dit : « Languages differ essentially in what they *must* convey and not in what they *may* convey ». Nous en avons vu un exemple tout à l'heure avec *his* et *her*. Le vocabulaire nous en fournit d'autres. On pourrait d'ailleurs modifier la remarque de Jakobson et dire que les langues se caractérisent par les choix qu'elles doivent faire et par ceux dont elles se dispensent normalement.

L'anglais pratique la composition comme les autres langues germaniques et il a la faculté de sous-entendre le déterminant du composé. Il en résulte des ambiguïtés dont le français n'est pas toujours en mesure de s'accommoder, car il arrive que les termes dont il dispose pour rendre la même idée l'obligent à sortir de l'équivoque. Avec des mots comme *coat*, *storm*, *bone*, *chair*, seul le contexte indique si on est en présence du mot simple ou d'un composé amputé d'un de ses éléments. Le traducteur doit se demander s'il s'agit d'un veston ou d'un pardessus, d'une tempête ou d'un orage, d'un os ou d'une arête, d'une chaise ou d'un fauteuil. Le cas de *candle* est du même ordre. Nous ne pouvons le traduire qu'en choisissant entre *chandelle*, *bougie* et *cierge*, car nous ne disposons pas d'un terme générique qui embrasse ces trois variétés.

De la même façon nous manquons d'un générique qui nous permette de traduire *bell* sans préciser de quelle sorte de « bell » il s'agit. L'obligation où nous sommes de choisir confère à notre texte une plus grande précision, tout comme la commodité de ne pas avoir à opter entraîne une perte d'information que le contexte vient le plus souvent corriger. Un cas inverse de celui de *bell* nous est fourni par notre verbe *siffler*, qu'on ne peut traduire en anglais qu'en se demandant de quel sifflement il s'agit : *whistle*, *hiss*, *whiz*, *swish*. On est tenté de penser qu'un peuple qui n'a qu'un mot pour ces quatre sons différents les identifie malaisément, et c'est ce qui expliquerait qu'en 1918 les Parisiens aient trouvé choquant que les Américains sifflent au théâtre. Ils n'avaient pas su reconnaître la différence entre *to whistle* et *to hiss*.

D'une façon générale on peut dire que les mots qui semblent se correspondre d'une langue à l'autre n'ont pas nécessairement la même extension et que c'est là une cause d'erreur quand on traduit. *Room*, qui est à la fois générique (au sens de *pièce*) et spécifique, a plus d'extension que *chambre*, qui n'est que spécifique. *Bombarder* a une plus grande extension que ses équivalents : *to shell*, *to bombard*, et *to bomb* qui ont sur lui l'avantage d'indiquer l'origine du bombardement : une pièce d'artillerie, un navire de guerre, un avion. Ici encore le traducteur ne pourra rendre le mot qu'après avoir choisi entre trois interprétations.

Dans le domaine des mots abstraits ce choix devient délicat. Il peut être gros de conséquences. Un article de R. Guillaïn intitulé « Comment le Japon capitula », paru dans *le Monde* et reproduit dans la *Sélection hebdomadaire* du 12 au 18 août 1865, rappelait une circonstance très curieuse, du point de vue linguistique, de la capitulation japonaise. Elle aurait pu se passer autrement si le communiqué japonais en réponse à la déclaration de Potsdam n'avait pas annoncé que « le Japon accueillait par le silence cette déclaration ». Robert Guillaïn ajoute : « Pour Tojo cela voulait dire qu'il différerait sa réponse. Mais cette subtilité échappa, surtout dans la version anglaise du communiqué, aux Américains. Pour eux c'était un rejet pur et simple. » En effet, le verbe japonais *mokusatsu* veut dire « accueillir par le silence ». Pour le traduire en anglais il fallait choisir entre *to withhold comment* (ou *No comment*) et *to ignore*. Il n'y avait pas d'autre choix. Le traducteur opta pour *to ignore*².



On pourrait appeler *bifurcation* cette obligation de choisir, de sortir de l'équivoque. Une seule route mène à la frontière entre les deux langues, mais une fois la frontière franchie, il faut prendre à droite ou à gauche. Il n'y a pas de moyen terme.



2 — Voir *Harper's Magazine*, mars 1953.